

» l'on ne travaille pas. — Oh ! bien, en ce
 » cas, je travaillerai tous les jours, di-
 » sait vivement l'enfant. — Voilà bien
 » l'influence du petit ventre, disait l'Em-
 » pereur, en tapant sur celui de Tristan ;
 » c'est la faim, c'est le petit ventre qui
 » fait mouvoir le monde. Allons, mon
 » petit, si tu es sage nous te ferons
 » page..... — Mais je n'en veux pas,
 » disait Tristan en grognant et faisant la
 » grimace. »

Nos après dîners étaient employées à trouver quelque lecture qui pût nous faire gagner une heure ou une heure et demie de temps. C'étaient en ce moment, un voyage au Spitzberg, le naufrage des Hollandais à la Nouvelle-Zemble; les Causes Célèbres, celle de Calas, celles de Martinguerre, de la marquise de Brinvilliers. L'auteur observait dans quelque endroit de celle-ci, que la figure trompait souvent sur le caractère. L'Empereur s'est arrêté, a posé le livre avec un visage pénétré, un accent convaincu; il a dit: « C'est bien vrai, et quelque étude que l'on fasse, l'on ne saurait se flatter d'y parvenir. Que de preuves j'ai dans ce genre ! par exemple, j'avais quelqu'un

» auprès de moi; sa figure, sans doute...
 » Mais après tout, en effet, ce quelqu'un
 » avait un œil de pie; j'aurais dû y deviner
 » quelque chose. » Et il s'est étendu sur le caractère de cette personne. Ils s'étaient connus dès l'enfance, disait-il; il lui avait donné long-temps toute sa confiance; il avait du talent, des moyens; l'Empereur croyait même qu'il avait été attaché, fidèle. « Mais il était aussi par trop avide, disait-il, il aimait trop l'argent. Quand je lui dictais et qu'il lui arrivait d'avoir à écrire des millions, ce n'était jamais sans un mouvement sur toute sa figure, un lèchement de lèvres, une certaine agitation sur sa chaise, qui, plus d'une fois, m'avait porté à lui demander ce que c'était, ce qu'il avait, etc., etc. »

L'Empereur disait que le vice était trop prononcé pour qu'il eût pu garder cette personne auprès de lui. Mais que, vu ses autres qualités, il eût dû peut-être se contenter de le placer différemment, etc., etc.

Vendredi 12.

Sur le Masque de fer, etc. — Fable ingénieuse.

La conversation a conduit aujourd'hui

à traiter le Masque de Fer. On a passé en revue ce qui a été dit par Voltaire, Dutens, etc., et ce que l'on trouve dans les Mémoires de Richelieu : ceux-ci le font, comme l'on sait, frère jumeau de Louis XIV, et son aîné. Or, quelqu'un a ajouté que travaillant à des cartes généalogiques, on était venu lui démontrer sérieusement que lui, Napoléon, était descendant linéal de ce Masque de Fer, et par conséquent l'héritier légitime de Louis XIII et de Henri IV, de préférence à Louis XIV et à tout ce qui en était sorti. L'Empereur de son côté a dit en avoir en effet entendu quelque chose, et il a ajouté que la crédulité des hommes est telle, leur amour du merveilleux si fort, qu'il n'eût pas été difficile d'établir quelque chose de la sorte pour la multitude, et qu'on n'eût pas manqué de trouver certaines personnes dans le Sénat pour le sanctionner, et probablement, a-t-il observé, celles-là même qui plus tard se sont empressées de le dégrader sitôt qu'elles l'ont vu dans l'adversité.

On est passé alors à développer les bases et la marche de cette fable. Le Gouverneur des îles Sainte-Marguerite, di-

sait-on, auquel la garde du Masque de Fer était alors confiée, se nommait *M. de Bonpart*, circonstance au fait déjà fort singulière. Celui-ci, assurait-on, ne demeura pas étranger aux destinées de son prisonnier. Il avait une fille; les jeunes gens se virent; ils s'aimèrent. Le Gouverneur en donna connaissance à la Cour; on y décida qu'il n'y avait pas grand inconvénient à laisser cet infortuné chercher dans l'amour un adoucissement à ses malheurs; et *M. de Bonpart* les maria.

Celui qui parlait en ce moment disait que quand on lui raconta la chose, qui l'avait fort amusé, il lui était arrivé de dire qu'il la trouvait très-ingénieuse, sur quoi le narrateur s'était fâché tout rouge, prétendant que ce mariage pouvait se vérifier aisément sur les registres d'une des paroisses de Marseille qu'il cita, et qui en attestait, disait-il, toutes les traces. Il ajoutait que les enfans qui naquirent de ce mariage furent clandestinement, ou sans bruit, écoulés vers la Corse, ou la différence de langage, le hasard ou l'intention avait transformé leur nom de *Bonpart* en *Bonaparte*, et *Buonaparte*; ce qui au fond présente le même sens et se trouve la même chose,

A cette anecdote, on a ajouté qu'au moment de la révolution, on avait fait une histoire semblable en faveur de la branche d'Orléans. On la fondait sur une pièce trouvée à la Bastille. On supposait qu'Anne d'Autriche, qui accoucha après vingt-trois ans de stérilité, avait mis au monde une fille; la crainte qu'elle n'eût point d'autre enfant avait porté Louis XIII à éloigner cette fille, et lui substituer faussement un garçon, qui avait été Louis XIV. Mais l'année suivante, la Reine accoucha encore, et cette fois ce fut un garçon, Philippe, chef de la maison d'Orléans, qui se trouvait ainsi, lui et les siens, les héritiers légitimes, tandis que Louis XIV et les siens n'étaient plus que des intrus et des usurpateurs. Dans cette version, le Masque de Fer était une fille. Une brochure courut les Provinces à ce sujet, lors de la prise de la Bastille. Mais l'histoire ne fit pas fortune; elle mourut sans bruit, sans avoir même un instant, à ce qu'il paraît, occupé la capitale.

Samedi 13.

Sur Junot; sa femme, etc.

La conversation est revenue sur Junot.

Des grandes fortunes que l'Empereur avait créées, celle de Junot, disait-il, avait été, sans contredit, une des plus désordonnées. Ce qu'il lui avait donné d'argent ne saurait se croire, observait-il, et il n'avait pourtant jamais eu que des dettes; il avait dissipé de vrais trésors sans avantages, sans discernement, sans goût; trop souvent même, ajoutait-il, dans des excès grossiers.

Plus d'une fois, dans son bel hôtel à Paris, après avoir fortement déjeuné, on l'a vu entrer en fureur aux moindres réclamations du plus petit créancier, et prétendre le solder à coups de sabre. Toutes les fois qu'il revoyait l'Empereur, disait Napoléon, c'était pour laisser pressentir quelque gêne nouvelle, être grondé et secouru. Dans la campagne d'Austerlitz, il vint trouver l'Empereur à Schœnbrun; mais cette fois, disait Napoléon, l'intercession n'était pas précisément pour lui. Il prenait en ce moment un vif intérêt à la belle M^{me} Récamier. Il arrivait de Paris, et débuta auprès de l'Empereur par une sortie virulente contre M. de Marbois, alors ministre du Trésor, qui avait eu l'indignité, disait-il, de ne pas empêcher la faillite de M. Ré-

camier, en lui refusant un prêt de seulement deux millions. « Tout Paris en » était dans l'indignation. Ce Marbois, » disait-il, était un méchant homme, un » mauvais serviteur; il n'aimait pas l'Em- » pereur, lui, Junot, n'hésitait pas à le » prononcer, et tout Paris pensait avec » lui que si l'Empereur eût été dans la » capitale, il n'eût pas balancé à les lui » faire donner. — Il s'adressait bien, di- » sait l'Empereur. Eh bien! Paris et vous » vous vous trompez, répondis-je froide- » ment à cet admirateur passionné qui » était tout hors de lui. Je n'aurais pas » fait donner deux mille sous, et j'eusse » été fort mécontent de Marbois s'il eût » agi autrement. Je ne suis point amou- » reux de M^{me} Récamier, moi, et je ne » viens point au secours des négocians » qui tiennent une maison de six cent » mille francs par an; sachez cela, M. Ju- » not; sachez que le trésor ne prête point » à des gens qu'il sait en faillite depuis » long-temps: il a bien d'autres destina- » tions. Et Junot, continuait l'Empereur, » dut se calmer, trouvant peut-être qu'on » avait à Vienne le cœur aussi dur qu'à » Paris. »

Junot voyageait avec la vitesse de

(Juillet 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 59
l'Empereur; il avait ses propres relais, disait Napoléon, des centaines de chevaux et d'autres folies semblables.

L'Empereur ajoutait que moins encore comme souverain que comme aimant Junot, guidé aussi par le rapport natal de la Corse, dont sa femme était originaire, il la fit venir un jour pour lui donner des avis paternels sur les dépenses désordonnées de son mari, sur la profusion de diamans, qu'à son retour de Portugal, elle-même, M^{me} Junot, avait étalés inconsidérément; sur ses intimes liaisons avec un étranger..., qui pouvaient inquiéter la politique, etc. « Mais elle repoussa vivement ces avis » dictés par le seul intérêt. Elle se fâcha, » dit l'Empereur, et j'en fus traité comme » un petit garçon; alors il ne me resta plus » que de l'envoyer promener et de l'aban- » donner à elle-même.

» Elle se croyait une princesse de la » maison de Comnène; on l'avait per- » suadé à Junot en la lui faisant épouser. » Cette famille était de la Corse et du » voisinage même de la mienne; elle avait » à ma mère de grandes obligations de » bienveillance, et de plus directes en-

» core. » Et l'Empereur alors a donné l'explication suivante.

« Les Génois avaient transporté anciennement près d'Ajaccio une colonie de Maniotes, en évacuant la Morée. M. de Vergennes, ambassadeur à Constantinople, y épousa une Grecque. Revenu en France, et fort en crédit auprès de Louis XVI, il lui prit fantaisie d'avoir épousé une princesse. Son désir se trouva secondé par des circonstances politiques : on rêvait alors la chute de Constantinople. La France eût eu quelque intérêt à mettre en avant des prétentions sur quelques débris de cet empire. On fut donc chercher auprès d'Ajaccio, dans la colonie grecque, quelqu'un du nom de *Comnène*, parent de M^{me} de Vergennes; on le fit venir à Versailles, et il y fut bientôt après reconnu descendant des Empereurs de Constantinople par lettres-patentes de Louis XVI.

» Ce Comnène du reste, continuait l'Empereur, était un assez gros fermier, dont une sœur, quelques années auparavant, avait fait le mariage inespéré d'un commis aux vivres, Français, du nom de

» P..... Depuis l'élévation de la famille, et par le crédit de M. de Vergennes, ce même P....., commis aux vivres, était devenu un homme fort important, ayant eu toute l'entreprise de l'armée de Rochambeau. La fille de ce commis aux vivres était précisément M^{me} Junot, duchesse d'Abrantès.

» Junot, dans la campagne de Russie, disait encore l'Empereur, me mécontenta fort; on ne le reconnaissait plus; il fit des fautes capitales qui nous coûtèrent bien cher. »

Au retour de Moscou, par suite de ce mécontentement, Junot perdit le gouvernement de Paris : l'Empereur l'envoya à Venise. Cette espèce de disgrâce fut adoucie presque aussitôt par le gouvernement-général de l'Illyrie; mais le coup était porté. Les irrégularités qu'on avait observées depuis quelque temps dans Junot, et qui avaient pris leur source dans ces excès, éclatèrent en insanité complète. Il fallut se saisir de sa personne et le transporter chez lui dans la maison paternelle, où il périt misérablement, peu de temps après, mutilé de ses propres mains.

.....

.....

Dimanche 14.

Sur le maréchal Lannes. — Murat, sa femme, etc.

Durant le dîner, au sujet de toilette et de parure, on disait que parmi les grands personnages du jour, aucun n'en avait poussé le ridicule plus loin que *Murat*, et encore, observait-on, était-elle la plupart du temps tellement singulière, tellement bizarre, que le public l'en appelait le *roi Franconi*. L'Empereur en a beaucoup ri, confessant qu'il était vrai que certains costumes et certaines manières lui donnaient en effet parfois l'apparence d'un opérateur, l'air d'un charlatan. Et revenant à la toilette, on ajoutait que *Bernadotte* y mettait aussi un soin infini, et *Lannes* beaucoup de temps. L'Empereur s'est montré fort surpris de ce qu'on lui apprenait des deux derniers. Cela l'a conduit naturellement bientôt à répéter ses vifs regrets sur la perte du maréchal Lannes, qu'il a terminés en disant : « Ce pauvre Lannes » avait passé la nuit qui précéda la bataille, dans Vienne, et pas seul. Il parut » au combat sans avoir mangé, et se battit

» tout le jour. Le médecin disait que ce » triple concours avait causé sa perte. Il » lui eût fallu beaucoup de forces après » sa blessure, et il n'y avait plus à remédier à celles qu'il avait perdues.

» On dit d'ordinaire, observait l'Empereur, qu'il est des blessures qui feraient préférer de perdre la vie. Il en est bien peu, je vous assure. C'est au moment de quitter la vie qu'on s'y rattache de toutes ses forces. Lannes, le plus brave de tous les hommes, Lannes, privé de ses deux jambes, ne voulait pas mourir, et s'irritait au point de me dire qu'on devrait pendre les deux chirurgiens qui venaient de manquer si brutalement à un maréchal. C'est qu'il venait d'ouïr les deux chirurgiens qui le soignaient se dire tout bas, sans croire être entendus, qu'il était impossible qu'il en revînt.

« A chaque instant, le malheureux Lannes demandait l'Empereur ; il se cramponnait à moi, disait Napoléon, de tout le reste de sa vie ; il ne voulait que moi, ne pensait qu'à moi. Espèce d'instinct ! observait l'Empereur. Assurément il aimait mieux sa femme et ses enfans que moi ; il n'en parlait

» pourtant pas : c'est qu'il n'en attendait
 » rien ; c'était lui qui les protégeait,
 » tandis qu'au contraire, moi j'étais son
 » protecteur ; j'étais pour lui quelque
 » chose de vague, de supérieur ; j'étais
 » sa providence, il implorait !.... »

Quelqu'un observa alors que le bruit
 des salons avait été bien différent ; qu'on
 y avait répandu que Lannes était mort
 en furieux, maudissant l'Empereur,
 contre lequel il se montrait enragé, et
 on ajoutait qu'il avait toujours eu de
 l'éloignement pour lui, et le lui avait sou-
 vent témoigné avec insolence.. « Quelle
 » absurdité ! a repris l'Empereur ; Lan-
 » nes m'adorait, au contraire. C'était as-
 » surément un des hommes au monde
 » sur lequel je pouvais le plus compter.
 » Il est bien vrai que, dans son humeur
 » fouguese, il eût pu laisser échapper
 » quelques paroles contre moi ; mais il
 » était homme à casser la tête de celui
 » de qui il les aurait entendues. »

Revenant ensuite à *Murat*, quelqu'un
 observa qu'il avait grandement influé
 sur les malheurs de 1814. « Il les a dé-
 » cidés, a repris l'Empereur ; il est une
 » des grandes causes que nous sommes
 » ici. Du reste, la première faute en est

» à moi. Ils étaient plusieurs que j'avais
 » faits trop grands ; je les avais élevés au-
 » dessus de leur esprit. Je lisais, il y a
 » peu de jours, sa proclamation en se
 » séparant du Vice-Roi ; je ne la connais-
 » sais pas encore. Il est difficile de con-
 » cevoir plus de turpitude : il y dit que
 » le temps est venu de choisir entre deux
 » bannières, celle du crime ou de la
 » vertu ; or, c'est la mienne qu'il appelle
 » celle du crime. Et c'est Murat, mon
 » ouvrage, le mari de ma sœur, celui
 » qui me doit tout, qui n'eût été rien,
 » qui n'existe, qui n'est connu que par
 » moi, qui écrit cela ! Il est difficile de se
 » séparer du malheur avec plus de bruta-
 » lité, de courir avec plus d'impudeur
 » au-devant d'une fortune nouvelle. »

Madame Mère, depuis cet instant, ne
 voulut avoir aucun rapport avec lui ni
 avec sa femme ; quelques efforts d'ail-
 leurs qu'ils fissent vis-à-vis d'elle, sa
 constante réponse était qu'elle avait en
 horreur les traîtres et la trahison. Dès
 qu'elle fut à Rome, après les désastres
 de 1814, Murat s'empressa de lui en-
 voyer, de ses écuries de Naples, huit
 très-beaux chevaux. Madame n'en vou-
 lut point entendre parler. Elle repoussa

de même toutes les tentatives de sa fille *Caroline*, qui ne cessait de répéter qu'après tout il n'y avait pas de sa faute, qu'elle n'y était pour rien, qu'elle n'avait pu commander son mari. Mais Madame répondait comme Clytemnestre :
 » Si vous n'avez pu le commander, vous
 » auriez dû le combattre; or, quels combats avez-vous livrés? quel sang a coulé? Ce n'est qu'au travers de votre corps que votre mari devait percer votre frère, votre bienfaiteur, votre maître.

» À mon retour de l'île d'Elbe, continuait l'Empereur, la tête tourna à Murat de me voir débarqué. Les premières nouvelles lui apprirent que j'étais dans Lyon. Il était habitué à mes grands retours de fortune. Il m'avait vu plus d'une fois dans des circonstances prodigieuses. Il me crut déjà maître de l'Europe, et ne songea plus qu'à m'arracher l'Italie; car c'était là son but et ses espérances. Vainement des gens à grand crédit parmi les peuples qu'il voulait soulever, se jetèrent-ils à ses genoux, lui dirent-ils qu'il s'abusait; que les Italiens avaient un Roi, que celui-là seul avait leur amour

» et leur estime. Rien ne put l'arrêter. Il se perdit, et contribua à nous perdre une seconde fois, parce que les Autrichiens, ne doutant pas que ce ne fût à mon instigation, ne voulurent pas croire à mes paroles, et se défièrent de moi. La malheureuse fin de Murat répond à toute cette conduite. Murat avait un très-grand courage et fort peu d'esprit. La trop grande différence entre ces deux qualités l'explique en entier. Il était difficile, impossible même, d'être plus brave que Murat et Lannes. Murat n'était demeuré que brave. L'esprit de Lannes avait grandi au niveau de son courage; il était devenu un géant.

» Au surplus, a terminé l'Empereur, l'exécution de Murat n'en est pas moins horrible! C'est un événement dans les mœurs de l'Europe, une infraction aux bienséances publiques. Un Roi a fait fusiller un Roi reconnu comme tel par tous les autres!!!..... Quel charme il a violé!.....

Lundi 15.

Bill de notre exil. — Beaumarchais. — Historique des travaux de Cherbourg.

Sur les dix heures l'Empereur est entré

dans ma chambre ; il venait me surprendre, voulant se promener. Je l'ai suivi ; il a marché quelque temps vers le bois, où la calèche est venue le prendre ; il y avait bien long-temps qu'il n'en avait fait usage. J'étais seul avec lui, et la conversation a roulé tout le temps sur le bill qui le concerne, et qui nous est étranger.

Au retour, l'Empereur a hésité s'il déjeunerait sous les arbres ; mais il s'est décidé à rentrer, et n'est pas ressorti de tout le jour ; il a dîné seul.

Après son dîner il m'a fait appeler ; il lisait des Mercurès ou journaux anciens. Il y trouvait diverses anecdotes et circonstances de *Beaumarchais*. Cette lecture était piquante par l'extrême différence des mœurs, bien que dans des temps si voisins. Elle lui a présenté le voyage de Louis XVI à Cherbourg, sur lequel il s'est arrêté quelque temps, puis il a passé aux travaux de Cherbourg et a parcouru leur historique avec cette clarté, cette précision, ce piquant, qui caractérisent tout ce qu'il dit.

Cherbourg se trouve au fond d'une anse semi-circulaire, dont les deux extrémités sont l'île Pelée à droite, et la

(Juillet 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 49
pointe Querqueville à gauche. L'alignement qui joint ces deux points forme la corde ou le diamètre, et court de l'Est à l'Ouest.

En face, au Nord, et à très-peu de distance, vingt lieues environ, est le fameux Portsmouth, le premier arsenal des Anglais. Le reste de leurs côtes court presque parallèlement aux nôtres. La nature a tout fait pour nos rivages ; à nous, elle a tout refusé. Leurs rivages sont sains et se nettoient encore chaque jour ; ils présentent beaucoup de fond, une multitude d'abris, de hâvres, de ports excellens ; nos côtes, au contraire, sont remplies d'écueils, elles ont peu d'eau et s'encombrent journellement davantage. Nous n'avons pas un seul véritable port de grande dimension dans ces parages ; si bien que les escadres ennemies, mouillées à Portsmouth, n'ont pas même besoin de mettre sous voiles pour nous inquiéter ; il leur suffit de quelques bâtimens légers pour les avertir ; et en un moment, sans peine et sans danger, elles se trouvent sur leur proie : on pourrait dire que de là les Anglais sont tout à la fois et chez eux et chez nous.

Si nos escadres, au contraire, osent

se hasarder dans la Manche, qui ne devrait s'appeler, à bien dire, que la *Mer Française*, elles s'y trouvent en péril permanent; la tempête ou la supériorité de l'ennemi peut amener leur destruction totale, parce que, dans les deux cas, il n'est point d'abri pour elles. C'est ce qui arriva à la fameuse journée de la Hogue, où Tourville, à la gloire d'un beau combat aussi inégal, eût pu joindre encore la gloire d'une belle retraite, s'il eût existé un port où se réfugier.

Dans cet état de choses, les gens à bonnes vues, aimant le bien de leur pays, vinrent à bout, à force de projets et de mémoires, de déterminer le gouvernement à chercher dans le secours de l'art ceux dont nous avait privés la nature; et après beaucoup d'hésitation et de tâtonnement, on s'arrêta sur la baie de Cherbourg, qu'il s'agissait d'abriter à l'aide d'une immense digue jetée dans la mer. Par là, nous devons obtenir, aux portes mêmes de l'ennemi, une rade artificielle où nos vaisseaux pourraient à toute heure et pour tous les vents, courir sur lui, ou échapper à sa poursuite.

« C'était une magnifique et glorieuse

» entreprise, disait l'Empereur, bien
 » forte pour le faire et pour les finances
 » de l'époque. On imagina de former la
 » digue par d'immenses cônes construits
 » à vide dans le port, et remorqués en-
 » suite jusque sur leur emplacement,
 » où ils étaient immergés à force de
 » pierres dont on les remplissait*, ce qui,
 » du reste, était fort ingénieux. Louis XVI
 » vint honorer ces opérations de sa pré-
 » sence; il quitta Versailles, et ce fut
 » un grand événement. Dans ces temps-
 » là un Roi de France ne quittait jamais
 » sa demeure; ses excursions n'allaient
 » pas au-delà d'une partie de chasse, ils
 » ne couraient pas comme aujourd'hui;
 » et je crois bien, ajoutait l'Empereur,
 » que moi je n'ai pas peu contribué à les
 » mobiliser.

» Toutefois, comme il fallait bien que les
 » choses portassent le cachet du temps,
 » voilà la discussion interminable, la riva-
 » lité éternelle de la terre et de la mer qui
 » va son train. On eût dit à cet égard

* Ces cônes, de soixante pieds de hauteur, avaient cent quatre pieds de diamètre à leur base et soixante à leur sommet.

» qu'en France il y avait deux Rois, ou
 » que celui qui régnait avait deux inté-
 » rêts, et devait avoir deux volontés, ce
 » qui faisait plutôt qu'il n'en avait au-
 » cune. Ici, il ne s'agissait que de la mer,
 » et pourtant l'on prononça pour la terre,
 » non pour la bonté de ses raisons, mais
 » par la priorité de ses droits; et où il
 » s'agissait du sort de l'Empire, on ne
 » vit sans doute qu'une affaire de hiérar-
 » chie, et par cela seul, le grand but,
 » la magnifique entreprise se trouva man-
 » quée. La terre s'établit à l'île Pelée et
 » au fort Querqueville : elle n'était ap-
 » pelée là que comme auxiliaire de la
 » digue, qui était elle-même l'affaire
 » principale; mais au lieu de cela, la terre
 » commença par s'asseoir, et força en-
 » suite la digue de se subordonner à sa
 » bienséance, de se placer, de se courber
 » selon son tir. Qu'arriva-t-il? C'est que
 » l'abri qu'on créait et qui devait être
 » calculé pour recevoir la masse de nos
 » flottes, soit qu'il s'agit de frapper au
 » cœur de l'ennemi, soit que le hasard
 » les y fit prendre refuge, n'offrit plus
 » de place qu'à une quinzaine de vais-
 » seaux au plus, quand il en eût fallu pour

» cent et au-delà, ce que l'on eût obtenu
 » sans plus de peine, ni beaucoup plus
 » de dépenses, si l'on se fût porté plus
 » en avant dans la mer; seulement au-
 » delà des points que s'était adjugés et
 » qu'avait fixés la terre.

» Une autre bétise bien caractéristique
 » et qu'on aurait de la peine à imaginer,
 » c'est que toutes les grandes mesures,
 » pour la rade de Cherbourg, furent prises
 » et arrêtées; la digue commencée; une
 » des passes, celle de l'Est, complétée;
 » et qu'on était sur le point de former
 » l'autre, celle de l'Ouest, sans s'être pro-
 » curé la connaissance exacte et précise
 » de toutes les sondes de la rade; si bien
 » que la passe déjà formée, celle de l'Est,
 » large de cinq cents toises, poussée trop
 » près du fort, n'admettait pas sans in-
 » convénient des vaisseaux à marée basse,
 » et que celle que l'on allait former à
 » l'Ouest se serait trouvée impraticable,
 » ou du moins fort dangereuse, si le zèle
 » individuel d'un officier (M. de Chava-
 » gnac) n'avait fait à temps cette impor-
 » tante découverte, et forcé d'arrêter
 » l'extrémité gauche de la digue à mille
 » deux cents toises du fort de Querque-
 » ville, chargé de sa défense; ce qui me

» semble être, et est en effet à trop grande distance* . »

Du reste, le système des travaux de la digue, laquelle se trouve à plus d'une lieue du rivage, et porte plus de dix-neuf cents toises de long sur quatre-vingt-dix pieds de large, n'a pas été sans éprouver de nombreuses variations, commandées, au surplus, par l'expérience. Les cônes, qui dans le principe devaient se toucher par la base, furent bientôt espacés par force d'accident ou par vue d'économie : la tempête les endommagea, les vers les rongèrent, le temps les pourrit ; on y renonça tout à fait, et l'on se contenta d'y substituer de simples pierres perdues ; et quand on s'aperçut que la force des vagues rendait celles-ci mouvantes, on en vint à avoir recours à d'énormes blocs qui ont fini par répondre à tout ce qu'on attendait.

Ces travaux se sont continués sans

* Ce n'est qu'en 1789, c'est-à-dire cinq ans après le commencement des travaux, que le Gouvernement donna l'ordre de sonder la rade et constater le fond. On n'avait travaillé jusque-là que sur des notions vagues et imparfaites!!! (Mémoires du baron Cachin, inspecteur-général des ponts et chaussées.)

interruption sous Louis XVI. Nos assemblées législatives lui donnèrent d'abord un redoublement d'activité ; mais les grands désordres qui suivirent bientôt les firent abandonner tout à fait, et à l'époque du consulat, il ne restait plus de vestige, à l'œil, de cette fameuse digue. L'imperfection première, le temps, la violence des flots, avaient fait tout disparaître jusqu'à plusieurs pieds au-dessous du niveau de la basse mer.

» Néanmoins un de mes premiers soins, » disait l'Empereur, dès que j'eus pris » le timon des affaires, fut de tourner mes » regards sur un point aussi important. » J'ordonnai des commissions, je fis discuter devant moi, je me rendis maître » de l'état des lieux, et je prononçai que » l'exhaussement de la digue serait repris en toute hâte et à toute force ; que » les deux extrémités recevraient, avec » le temps, deux massifs de fortification ; » mais que dès cet instant même on allait » se mettre en mesure d'établir au centre une batterie provisoire considérable. Alors commencèrent de tous » côtés les inconvénients, les objections, » les vues particulières, l'amour-propre » des opinions privées, etc., etc. Cela